

chant qu'à faire jour à l'armée qui les suit. Dès que le combat est engagé, ils se retirent sur les flancs et à l'arrière-garde, où leur fonction est d'empêcher que personne ne recule. Si quelqu'un veut fuir, ils tombent sur lui le sabre à la main, et le forcent de reprendre son rang.

Vers le commencement du siècle, on vit ces hommes féroces sortir de leurs montagnes, se jeter sur la Perse, y porter partout la désolation, et finir par lui donner des fers, après vingt ans de carnage. A la même époque, les provinces où ils n'avaient pas pénétré sont ravagées par les Russes, par les Turcs et par les Tartares. Nadir-Chah réussit à chasser de sa patrie tous ces brigands, mais en se montrant plus barbare qu'eux. Sa mort violente devient une nouvelle source de calamités. L'anarchie ajoute aux cruautés de la tyrannie. Un des plus beaux empires du monde n'est plus qu'un vaste cimetière, monument à jamais honteux de l'instinct destructeur des hommes sans police, mais suite inévitable des vices du gouvernement despotique.

Dans cette confusion de toutes choses, les navigateurs s'éloignèrent de Bender-Abassi. Il fut même abandonné sans retour par les Anglais, après que les Français eurent pris et spolié, en 1760, cet établissement dégénéré. Le peu qui s'y faisait encore de commerce se porta presque tout entier à Bassora.

xxiii.  
État actuel

C'est une grande ville que le calife Omar fit bâ-

tir, en 636, dans l'Irak-Arabi, quinze lieues au-dessous de la jonction du Tigre et de l'Euphrate, et à quelques milles du golfe Persique, où ces fleuves réunis vont se perdre. Une population immense s'y est réduite peu à peu à quarante ou cinquante mille âmes. Son sol, naturellement sec, et que les pluies fécondent rarement, ne produit guère qu'un peu de coton, et beaucoup de dattes.

Ce port devint, comme son fondateur l'avait prévu, un entrepôt considérable. Les marchandises de l'Europe et d'une partie de l'Asie y arrivaient par l'Euphrate, et celles des Indes par la mer. La tyrannie des Portugais, devenus maîtres d'Ormuz, interrompit cette communication. Elle se serait rouverte dans le temps de leur décadence, si ce malheureux pays ne fût devenu un théâtre perpétuel de discorde entre les Turcs et les Persans. Des succès répétés l'assurèrent enfin, en 1668, au grand-seigneur. Depuis cette époque la rade a recouvré une partie de son importance.

Cette amélioration ne s'est pas faite sans difficulté. Les habitans ne voulaient recevoir les navigateurs que dans la rivière. Ils prévoyaient que, si ces étrangers avaient la liberté de se fixer dans la ville, on ne pourrait leur faire la loi, et qu'ils garderaient dans leurs magasins ce qu'ils n'auraient pas vendu pendant une mousson, pour s'en défaire plus utilement dans un autre temps.

du commer-  
ce dans le  
golfe Persi-  
que, et de  
celui des An-  
glais en par-  
ticulier.

A cette raison d'une avidité mal entendue se joignaient des idées de superstition. On prétendit qu'il était contraire au respect dû à la religion que des infidèles habitassent dans une cité consacrée par le sang de tant de martyrs, par les cendres de tant de saints personnages musulmans. Pour lever les obstacles, il fallut corrompre le gouvernement, qui pensait ou qui feignait de penser comme le peuple. L'or dissipa tous les scrupules, et il fut permis aux Européens de former des comptoirs, de les décorer même de leur pavillon.

Les Hollandais accourent les premiers dans le nouveau marché. Leurs affaires y prospéraient et pouvaient acquérir une plus grande extension encore, lorsqu'en 1748 leur comptoir fut insulté, et fut pillé sous de vains prétextes. Kniphausen, qui le dirigeait, et qui sous les occupations d'un facteur cachait l'âme d'un homme d'état, se réfugia sur-le-champ, avec ses subordonnés, avec ce qu'il put sauver de la fortune de ses commettans, avec les navires à ses ordres, dans la petite île de Karek. Il s'y fortifie, s'empare des bâtimens chargés pour ses persécuteurs, et se fait restituer autant ou plus qu'on ne lui a pris. La réputation de son intégrité, de sa capacité, attire d'abord auprès de lui les caboteurs du golfe, et, bientôt après, des navigateurs plus éloignés. Le succès allait toujours croissant. Malheureusement un de ses successeurs se laissa chasser de sa place vers

la fin de 1765 par un corsaire arabe. La compagnie perdit un poste important, et pour plus de deux millions en artillerie, en vivres et en marchandises. Cet échec la dégoûta de Bassora.

Les Français s'y étaient originairement portés avec la vivacité qui leur est particulière. Leurs expéditions ne furent pas toujours lucratives, mais elles le furent assez souvent pour les engager à les continuer. Ils n'y renoncèrent qu'après s'être vus deux fois dépouillés de tous leurs établissemens dans l'Inde par des guerres aussi témérairement entreprises que follement conduites, et lorsqu'il ne leur resta pas assez de capitaux pour reprendre un commerce de quelque importance.

Celui de Bassora tomba alors presque entièrement dans les mains des Anglais, dominateurs sans contradiction sur toutes les côtes et sur toutes les mers d'Asie. Eux seuls portent dans ce marché ce que le Bengale, le Coromandel, le Malabar, le Guzurate et les îles répandues dans ces différens parages peuvent lui fournir des productions de leur sol, d'ouvrages de leur industrie. Ce n'est que depuis peu qu'il leur est survenu un concurrent.

Dans la partie de l'Arabie située sur la mer des Indes est l'Oman, contrée tempérée, fertile et bien arrosée. Au pied de ses montagnes se voit Mascate, port excellent, et que du temps même d'Arrien on regardait comme un point très-impor-

tant de communication entre l'Arabie, la Perse et l'Inde. Albuquerque s'en empara en 1507, et en ruina le commerce, pour le concentrer tout entier à Ormuz. Les Portugais voulurent l'y rappeler après la perte de cette île célèbre, mais leurs efforts furent inutiles. On craignait les hauteurs de ces hommes superbes, et personne ne voulut se fier à leur bonne foi. La rade ne voyait arriver de vaisseaux que ceux qu'ils y conduisaient eux-mêmes. Elle n'en reçut même plus d'aucune nation après que ces maîtres impérieux en eurent été chassés en 1648. Leur orgueil, l'emportant sur leur intérêt, leur ôta l'envie d'y aller; et ils étaient encore assez puissans pour empêcher qu'on y entrât et qu'on en sortît.

Le déclin de leur puissance invita l'habitant de Mascate à cette même piraterie dont il avait été si long-temps la victime. Il fit des descentes sur les côtes de ses anciens oppresseurs; et ses succès l'enhardirent à attaquer les petits bâtimens maures ou européens qui fréquentaient le golfe Persique. Mais il fut si sévèrement châtié de ses brigandages, qu'il fut forcé d'y renoncer. La ville tomba alors dans une obscurité que les troubles intérieurs firent durer trop long-temps. Un meilleur esprit s'y forma. On y connut, on y pratiqua la justice aussi sévèrement que dans aucun lieu du monde. Cette révolution dans les mœurs y rappela, vers 1750, les Baniens, qui ne s'en étaient éloignés qu'à regret. Leur retour ranima les tra-

vaux. Les peuples eurent plus d'objets à vendre; ils en purent acheter davantage. Bientôt même les opérations ne se réduisirent pas à de simples échanges. La rade reçut beaucoup de marchandises qui devaient être réexportées sur les rives de l'Euphrate; et voici pourquoi.

Les douanes sont fort modérées et fort indulgentes à Mascate, tandis qu'à Bassora elles sont exorbitantes et plus que sévères. Il est vrai que les cargaisons expédiées du premier de ces ports pour le second devraient acquitter les mêmes droits que celles qui y arrivent directement des autres marchés; mais telle est l'adresse des Arabes à se soustraire à cette obligation, qu'on a trouvé une grande économie à se servir de leur ministère. Les marchands anglais qui travaillent pour leur compte trouvent un avantage particulier dans cet usage, qu'ils ont peut-être introduit et sûrement beaucoup accrédié. Ils sont dispensés à Mascate de l'imposition de cinq pour cent qu'il leur faudrait payer à Bassora, comme dans tous les autres lieux où leur compagnie a formé des établissemens.

Les objets que l'Arabie et l'Inde envoient annuellement à Bassora, et dont les trois quarts appartiennent aux sujets de la Grande-Bretagne ou à leurs associés, doivent s'élever à douze ou quinze millions de livres. Tous se vendent au comptant. Ce sont les Grecs, les Juifs, les Arméniens qui servent de courtiers. On emploie

les Baniens à changer les monnaies courantes dans le port en espèces plus recherchées dans les Indes.

Trois canaux s'offrent habituellement pour l'exportation des marchandises que le pays ne consomme pas. Les caravanes persanes en achètent une grande partie. Elles soldèrent quelque temps avec les diamans et les autres pierres précieuses que les armées de Nadir-Chah avaient pillées dans l'Indostan. Ce genre de richesse ne pouvait durer, et il fallut recourir au cuivre, dont, malgré l'abondance des mines, il ne reste plus que ce qui est absolument nécessaire pour la circulation intérieure. Il est maintenant remplacé par l'or et par l'argent que la tyrannie avait fait cacher dans les entrailles de la terre. Si l'état ne sort de ses ruines, ces métaux s'épuiseront, et l'on sera réduit à renoncer à des jouissances qu'une longue habitude avait rendues si chères.

Le second débouché est plus assuré. Il a lieu par Bagdad, par Alep, et par toutes les villes intermédiaires. Les toiles, le café, les épiceries qui prennent cette route sont payés avec de l'or, avec des noix de gale, avec une infinité plus ou moins considérable d'objets tous tirés de la chrétienté.

C'est le désert qui ouvre la troisième communication. Les Arabes voisins de Bassora se rendent tous les printemps en Syrie pour y vendre leurs chameaux. On leur confie des mousselines

et d'autres articles de peu de volume, dont, avec une probité qui ne s'est jamais démentie, ils rapportent, en automne, les valeurs en draps, en corail, en quincaillerie, en glaces et en verroterie de Venise. La sûreté, la célérité, le bon marché de cette route lui procurerait toute préférence, si le pacha de Bagdad, qui a établi des péages en différens endroits de son gouvernement, ne prenait les plus grandes précautions pour la fermer. Ce n'est qu'en surprenant la vigilance de ses lieutenans ou en les corrompant qu'on parvient à s'en servir.

Le Malabar proprement dit n'est que le pays situé entre le cap Comorin et la rivière de Neliceram. Cependant, pour rendre la narration plus claire, en nous conformant aux idées généralement reçues en Europe, nous appellerons de ce nom tout l'espace qui s'étend depuis l'Indus jusqu'au cap Comorin.

xxiv.  
Description  
de la côte de  
Malabar.

La partie de cette région qui est le plus au sud offre une perspective unique dans les Indes. D'une plage généralement un peu basse, où la mer baigne les racines du cocotier sans les offenser, la vue s'élève insensiblement jusqu'à une longue chaîne de hautes montagnes qui terminent l'horizon. Sur quelque partie de ce magnifique amphithéâtre que l'œil s'arrête, il rencontre des sites heureux, des arbres toujours verts, des prairies émaillées de fleurs, d'innombrables sources, des chutes d'eau pittoresques, une infinité de villes, de bourgades et de hameaux.